



**HAL**  
open science

# La blessure et le langage : Laurence Sterne et Federico García Lorca entre pouvoir et puissance

Daniel Thomières

► **To cite this version:**

Daniel Thomières. La blessure et le langage : Laurence Sterne et Federico García Lorca entre pouvoir et puissance. Pierre Frath; Laure Ansari; Jean Pauchard. Langue, référence et anthropologie, 2, Editions et presses universitaires de Reims, pp.423-451, 2010, Res per nomen, 978-2915271331. hal-02488303

**HAL Id: hal-02488303**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02488303>**

Submitted on 26 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*La blessure et le langage :*  
*Laurence Sterne et Federico García Lorca*  
*entre pouvoir et puissance*

Daniel Thomières  
Université de Reims Champagne-Ardenne  
CIRLEP EA 4299  
dthomieres@wanadoo.fr

**Abstract**

This paper is a theoretical interrogation of the way language (actually) works. One of its conclusions is indeed that language cannot be studied apart from its use, by which we mean (real) use by (real) ‘subjects,’ possessing a body, an unconscious, and being part of social processes (which — it should be recalled — are always conflictual, whether the conflicts are apparent or not). The paper analyses examples taken from a novel by Laurence Sterne and a poem by Federico García Lorca. We consider that theories must be borne out by examples, and that these examples should be complex and extended (hence in our case the use of literary texts), and on no account like the skeletal examples a lot of linguists and philosophers seem to relish and which account for the naivety of a great many of their pronouncements on language. The paper contains a critique of the so-called concept of the performative, and more generally of the dismal superficiality and idealism of post-Wittgensteinian theories of language. Sterne’s *Tristram Shandy* enables us to reassess the revolutionary impact of true British empiricism (Locke, and especially Hume). We posit that language alternates at varying degrees between what can be called “power” [*pouvoir*] (that is power over other people, whether open or not, and whether efficient or not), and “potential” [*puissance*] (that is the discovery of new possibilities of life and of new kinds of relationships with others). It follows that utterances should not only be submitted to semantic

interpretations, but above all analysed along pragmatic lines. What mental operations, what networks of relations do we construct when we make sense of a text? We propose, among other hypotheses, that co-ordination is probably more important than predication, which sadly still enjoys today an undue hegemony in the study of language.

---

Peut-on séparer le langage de son utilisation réelle ? Il ne fait aucun doute que les différentes linguistiques et les principaux courants de la philosophie du langage ont toujours couramment proposé des théories très réductrices. Cet état de fait est dû avant tout à ce que aussi bien linguistes que philosophes raisonnent sur des exemples d'une pauvreté incroyable. Souvent, ces exemples sont en outre dépourvus de contextes développés. Il y a pire. Peut-on parler d'un énoncé sans reconnaître qu'il ne saurait jamais exister sans un sujet réel ? Rappelons que parler de sujet implique un corps, un inconscient, et qu'un sujet est toujours pris dans des situations sociales généralement conflictuelles. En d'autres termes, un sujet n'est jamais transparent à lui-même, et parler de ses intentions, des signifiés qu'il souhaite transmettre par l'entremise du langage, doit être fait avec la plus grande prudence. D'autre part, il devrait être clair que le langage n'est pas non plus un objet neutre qui serait passivement à la disposition d'un sujet. Un petit progrès a été fait lorsque Wittgenstein a émis l'idée que nous utilisons des " jeux de langage ". L'intuition n'était pas vraiment mauvaise, mais le mot " jeu " était extrêmement malheureux. L'utilisation du langage n'a rien à voir avec un jeu. Il aurait mieux valu suggérer que le langage, c'est un peu comme la guerre, et qu'il s'agit là d'une guerre qui, dans 95 % des cas, n'est pas menée par des gentlemen.

Nous nous permettrons de faire ici appel à des textes littéraires. Ce type de textes possède un mérite principal, celui de la complexité. En général, les écrivains (les bons, ceux qui ne se bornent pas à accumuler les clichés...) ne sont pas des théoriciens. En revanche, ils sentent intuitivement les problèmes autour d'eux, les zones de malaise, les évolutions imperceptibles. Un écrivain, c'est souvent un

peu comme un médecin qui décrit des symptômes sans nécessairement pouvoir apporter un diagnostic. Sigmund Freud disait que les “ poètes ” pressentent les vérités de l’inconscient que la psychanalyse théorise à sa façon par la suite. C’est dans cet esprit que nous abordons pour notre propos les œuvres littéraires du passé. Nous pensons qu’elles nous permettent aujourd’hui, avec le recul du temps, de conceptualiser un certain nombre de principes de base sur le fonctionnement réel du langage.

Notre corpus est composé d’un poème de Federico García Lorca et du célèbre roman de Laurence Sterne, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, publié en neuf volumes de 1760 à 1767.<sup>1</sup> Sterne a été choisi pour quatre raisons. 1°) C’était un homme inventif, sans préjugés et curieux de tout. Il fréquenta les meilleurs esprits de son époque, aussi bien à Londres qu’à Paris dans les salons des Encyclopédistes. 2°) Il vécut à une période charnière qui vit les débuts de la Révolution industrielle. Le terme n’existait (évidemment...) pas à l’époque, mais la chose était bien réelle. Sterne, par l’entremise du père de son narrateur, en perçoit les symptômes sans pouvoir les identifier. Le squire Shandy est un ancien marchand qui commence à manquer d’argent. Il sait qu’il doit réagir. Il enclot alors le commun pour le cultiver à son profit. Avec cet acte en apparence banal, ce que nous appelons la Révolution industrielle commence. 3°) Sterne écrit soixante-dix ans après la publication de *l’Essai sur l’entendement humain* (1690). Il aura fallu plus d’un demi-siècle pour que les intellectuels anglais digèrent le livre de John Locke et en séparent le côté révolutionnaire de ses aspects traditionnels. L’empirisme ne s’est pas imposé d’un coup de baguette magique.<sup>2</sup> On sait que c’est principalement David Hume

---

<sup>1</sup> Les éditions de *Tristram Shandy* ne se comptant plus, renvoyer à la pagination serait absurde. Nous ferons comme pour la Bible. Ce ne sera pas chapitre/verset, mais, en l’occurrence, volume/chapitre.

<sup>2</sup> L’empirisme aura été la grande découverte de la philosophie anglo-saxonne. On aura compris que notre approche sera empiriste, principalement au sens de David Hume et de Laurence Sterne. Ce que Hume a apporté, cela aura été de montrer que Locke aura eu raison de proclamer que les préconstruits tels que les idées innées et tout l’attirail théologique qui s’y rattache sont des illusions. En revanche, son

qui dégage et articule les implications novatrices de l'œuvre de son grand prédécesseur, notamment dans son *Enquête sur l'entendement humain* de 1748. Hume n'aborde pas la question du langage. En revanche, Sterne le fait dans son roman d'une manière qui n'est pas sans rappeler la démarche de Hume, qu'il côtoya à Paris, et qui déclara que *Tristram Shandy* était le roman le plus passionnant et le plus philosophique qu'il ait lu. 4°) La période à laquelle vécut Sterne fut en Angleterre une extraordinaire période de calme d'un point de vue social tranchant avec les très violents conflits religieux qui déchirèrent le XVII<sup>e</sup> siècle. Sterne, pasteur de profession par nécessité économique plus que par conviction, sait qu'à présent l'on peut parler de tout sans avoir besoin de faire référence à un Dieu dont on se passe très bien. Il se sentait d'ailleurs très à l'aise en compagnie des matérialistes français.

*La Vie et les opinions de Tristram Shandy* est un véritable cours de linguistique générale. Sterne montre très clairement que le langage ne peut être appréhendé que si l'on considère qu'il existe chez le sujet qui l'emploie une alternance d'attirance pour le pouvoir et d'attirance pour la puissance. (Ces deux termes sont ici empruntés de façon anachronique à Nietzsche pour la seule raison qu'ils ont le mérite de la clarté. Cela dit, nous ne sommes peut-être pas aussi

---

insistance sur le fait que la connaissance provient des sensations n'apporte strictement rien à la réflexion. Nous verrons plus loin que l'empirisme anglais nous a permis de conceptualiser quelque chose d'autrement important, ainsi que le rappelle Gilles Deleuze, le plus grand empiriste français avec Henri Bergson, dès son premier livre publié, *Empirisme et subjectivité* (1953). Tout au long de sa carrière, de fait, Deleuze restera fidèle à une approche des problèmes résolument immanente et empiriste. On pourra se reporter au sixième chapitre ("Qu'est-ce qu'un événement?") de *Le Pli* (Éditions de Minuit, 1988), dans lequel il montre que la philosophie anglaise a rapidement trahi les principes de base de l'empirisme tout en gardant hypocritement le terme. Ce chapitre est consacré à Alfred North Whitehead, dont *The Concept of Nature* (1920) et *Process and Reality* (1929) sont certainement les deux grands textes philosophiques anglais du XX<sup>e</sup> siècle. Deleuze résume ainsi la situation de Whitehead : "C'est provisoirement la dernière grande philosophie anglo-américaine, juste avant que les disciples de Wittgenstein n'étendent leurs brumes, leur suffisance et leur terreur" (p. 103). Nous adoptons ce choix, que nous nous réservons de justifier plus bas.

anachronique que nous en avons l'air. On retrouve une opposition semblable dans l'*Éthique* de Spinoza (1677). On ignore si Sterne a lu ce texte, mais on sait que c'était un homme à la fois ouvert et intelligent pour connaître au moins la substance d'un best-seller qui circulait partout sous le manteau au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. S'il ne l'a pas lu, il aura sûrement eu l'intuition de cette opposition essentielle). L'attrance pour le pouvoir signifie que le langage *peut* permettre à certains humains d'exercer du pouvoir sur d'autres humains, c'est-à-dire de les réduire à l'état d'objets ou de moyens mis au service de leurs fins. C'est une attrance. Le langage n'agit pas de manière mécanique, et qui gagne un jour peut perdre le lendemain. La réalité est toujours en devenir et des contre-pouvoirs ne cessent de naître face aux pouvoirs établis. D'autre part, il convient de parler d'une attrance pour la puissance. Ce terme désigne le fait qu'un sujet va au bout de ses possibilités, de ce qui est en puissance en lui, en créant des liens entre ses composantes, ainsi qu'avec les êtres humains qu'il rencontre. C'est ainsi que le langage *peut* aider un sujet à construire des états de conscience et à percevoir des vérités sur lui-même et le monde. Ici encore, le verbe "*peut*" est souligné. Rien n'est automatique, et l'on se doute que tout savoir est limité et qu'en outre il se fossilise très vite dans la mesure où le devenir de la réalité est en général plus rapide que la constitution des connaissances. Pour résumer, nous voulons dire que nous ne saurions parler du langage sans parler de sémantique et de pragmatique. Le fonctionnement réel du langage semble donc être à la fois secondaire et essentiel. Notre approche sera très modeste. 1°) Le langage n'est pas tout. Il y a aussi 2°) le niveau de la réalité, de son devenir et des accidents, et 3°) celui des connaissances, ou, pour parler comme Whitehead, des événements. Nous pouvons ainsi remarquer que, d'une part, le langage nous offre une des nombreuses possibilités (le pouvoir) dont nous disposons pour essayer d'agir sur le réel et sur autrui, son corps et son esprit. D'autre part, il joue un rôle indirect (la puissance) dans la production des vérités.

## The Trouble with John Locke

Tout commence avec l'*Essai sur l'entendement humain*. Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle a lu ce livre sans lequel l'empirisme anglais aurait été impossible. Locke fut un révolutionnaire. Le penseur était aussi et en même temps quelqu'un de timide et de traditionnel. Il revient à Hume et (pour notre propos) à Sterne d'avoir fait le tri dans son œuvre entre le nouveau et l'ancien et d'avoir tiré les conséquences de ce qui était nouveau.

Il importe tout d'abord de présenter Dolly. Cette (pure ?) jeune fille est servante dans une grande maison, comme beaucoup d'autres (pures ?) jeunes filles au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sterne fait appel à elle pour paraphraser explicitement un passage assez étrange de l'ouvrage de Locke (*Essai*, II/29/3). Le passage est étrange car Locke y reconnaît que son système philosophique est certainement excellent, mais qu'il ne marche pas toujours... Locke emploie la métaphore de la cire et du sceau pour exposer les principes de base de l'empirisme. Sterne, qui aime le réel, le concret, les problèmes et les symptômes, ajoute, pour sa part, la craquante Dolly (*Tristram*, II/2). Précisons que ce passage ne concerne pas directement la question du langage, mais qu'il porte plus spécifiquement sur la constitution des connaissances. Nous pensons néanmoins que le problème qu'il pose est essentiel pour comprendre ce qu'est réellement l'empirisme et pour pouvoir ensuite parler correctement du langage. Dans ce chapitre de l'*Essai*, Locke reconnaît que parfois nos idées sont obscures. Cela est dû à la mauvaise qualité de nos organes ou des sensations ou enfin de notre mémoire. En d'autres termes, la cire (notre cerveau) est de mauvaise qualité, à moins que ce ne soient les informations que lui envoie le réel. Dans l'adaptation de Sterne, la cire utilisée par Dolly est peut-être de mauvaise qualité, ou bien il lui faut trop de temps pour retrouver son dé à coudre (l'équivalent ancillaire du sceau des gens de qualité), ou encore la maîtresse distrait la servante de sa tâche en l'appelant au mauvais moment, ce qui signifie pour nous en l'occurrence que nous aurions tort d'ignorer l'importance du hasard.

Première question. Sont-ce là des exceptions ou devons-nous considérer que le mot important dans le titre du livre de Locke est “humain” ? En construisant son modèle, le philosophe a probablement considéré que nous sommes des machines bien huilées. Il a eu tort. Tout comme le langage, la connaissance ne fonctionne pas de manière mécanique, mais elle souffre constamment d’aléas, du devenir incessant de la réalité, et bien sûr du hasard. Le langage est une faculté purement humaine avec tout ce que cela implique.

Second problème. Nous avons donc (selon Locke qui répète le mot) dans notre tête des idées qui sont “obscurées”. Ces idées existent donc ? Pourquoi donc Locke n’en étudie-t-il pas le fonctionnement au lieu de prétendre qu’elles seraient illégitimes dans la mesure où elles ne dupliquent pas fidèlement la réalité dans le monde extérieur ? Et si l’empirisme n’avait rien à voir avec les sensations ? Et si la question posée par l’empirisme concernait la manière dont notre esprit fonctionne réellement avec ses idées ?<sup>3</sup> Locke distingue deux types d’idées, celles qui dupliquent la réalité et les autres, qu’il convient selon lui de rejeter. Hume et Sterne, pour leur part, préféreront penser que l’empirisme est l’étude des relations que notre esprit établit entre les idées quelles qu’elles soient. Il est indéniable à cet égard que Sterne a littéralement adoré le court passage de l’*Essai* de Locke dans lequel le philosophe mentionne le phénomène de l’association d’idées (*Essai*, II/33). Locke n’aimait pas ce phénomène, car il considérait qu’il y avait de bonnes associations qui reproduisaient fidèlement le fonctionnement de la réalité, mais aussi, d’autre part, des associations mauvaises qui ne correspondent à rien dans le monde extérieur et qui résultent de ce que Locke appelle sans vergogne une “tricherie” du sujet.<sup>4</sup> On sait

---

<sup>3</sup> Rappelons que, pour Locke comme pour Hume, le terme “idée” désigne indifféremment tout ce que l’on trouve dans notre esprit, sensations, notions, relations, etc., que ce soit obscur ou pas. L’empirisme a été révolutionnaire en montrant que nos opérations mentales n’étaient pas innées et données *a priori*.

<sup>4</sup> Sterne, qui fut un fin lecteur de l’*Essai sur l’entendement humain*, n’a évidemment pas non plus laissé passer la distinction qu’établit Locke (*Essai*, II/11/2) entre le “*wit*”

que Sterne bâtit son roman pratiquement exclusivement sur le principe de la digression et de l'association d'idées. D'une certaine manière, le verbe "est" (héritage de la métaphysique cartésienne) se trouve chez lui remplacé par la coordination "et". Avec "et", on est effectivement toujours entre deux idées, le cerveau n'arrête pas de fonctionner, de construire des relations, et il ne duplique pas des modèles innés, *a priori* ou transcendants, pas plus qu'il ne reproduit mécaniquement le monde extérieur.<sup>5</sup>

Troisième problème. (Le problème essentiel.) Les jeunes filles sont-elles pures ? Ou, pour l'exprimer de manière peut-être un peu plus théorique, pour quelle raison exacte Laurence Sterne ne se contente-t-il pas de la métaphore de la cire dans sa paraphrase de

---

(rapprocher des idées entre lesquelles on peut trouver des ressemblances) et le jugement, qui implique une opération opposée (séparer avec soin toutes les idées qui semblent différentes de manière à ne pas se laisser tromper par des similarités ou des affinités qui ne se trouvent pas dans la nature). (Sterne aborde la question dans la Préface de *Tristram Shandy*, laquelle en toute simplicité se trouve au 20<sup>e</sup> chapitre du III<sup>e</sup> volume). On se doute que Locke condamne vigoureusement le "wit" comme étant non conforme au réel (une "tricherie" (*sic*) qui fait "appel aux passions" (*sic*), lesquelles au XVIII<sup>e</sup> siècle sont toujours basses), sans se rendre compte qu'il fournit à des écrivains comme Sterne une justification extraordinaire pour leur pratique, dans la mesure où justement ils ne décrivent pas la réalité, mais construisent leurs livres comme autant de séries hétérogènes de relations et d'associations. Les exemples abondent, même si le narrateur prend beaucoup de peine à nous assurer ironiquement qu'un nez est un nez et uniquement un nez. (C'est bien sûr ce que dirait John Locke en appliquant sa théorie qui fait correspondre de manière univoque mot et objet de monde...). Pour nous en tenir aux mots isolés, passons sur les moustaches (*whiskers*, en anglais de l'époque) qui obnubilent les dames de la Cour, ou sur la petite fissure (*crevice*) sur la cheminée que ne peut s'empêcher de fixer l'Oncle Toby lorsque son frère lui explique que toute chose a deux côtés, y compris les femmes (II/7). Et, à ce propos, nous nous gardons d'oublier, bien entendu, l'inusable *ass*.

<sup>5</sup> Soit dit en passant, pourquoi cette obsession pour le verbe "être" et pour la prédication ? Principe d'autorité comme au Moyen Âge ? Aristote a dit... Il y a sûrement d'autres types de relations. Hume dit que les "idées" s'associent dans notre esprit principalement selon des rapports de ressemblance ou de contiguïté. Ce n'est pas sans rappeler la définition que donnait Roman Jakobson de la métaphore et de la métonymie, sauf qu'il ne s'agit pas ici de rhétorique, mais de fonctionnement de notre cerveau pour qui le jugement d'attribution n'est probablement pas premier.

*l'Essai* de Locke, mais fait-il entrer en scène la dénommée Dolly ? Ainsi que nous l'avons dit au début, les linguistes et les philosophes du langage ne raisonnent en général pas sur des sujets avec un corps, un inconscient et un ancrage dans des communautés toujours conflictuelles. Sterne ne commet pas leurs erreurs. Il a Dolly. Il devrait donc aller sans dire qu'aucun des détails de II/2 ne saurait être inutile. Ajoutons que Sterne n'a pas lu Sigmund Freud. Il n'en avait pas besoin. En revanche, il avait lu Newton et lu et relu Rabelais. Et — eût-il vécu à notre époque — il aurait tout de suite vu qu'il y a plus de philosophie dans une ligne de Rabelais que dans un paragraphe des *Investigations philosophiques* de Wittgenstein ou dans une page d'Austin ou de Searle. Que fait *exactement* Dolly ? C'est à présent que nous nous rendons compte que nous avons omis de parler de Robin... Dolly écrit une lettre à Robin. Quel est le contenu de la lettre, sans parler des intentions du jeune homme ? Sterne ne le dit pas. Ce n'était peut-être pas indispensable. Quoi qu'il en soit, l'esprit de Dolly est plein d'opérations intellectuelles et de relations entre "idées". Dolly est une vraie empiriste. Lue de près, la suite du texte est une histoire de pénétration. Car il faut que la main de Dolly pénètre tout au fond de sa poche. Elle y cherche un bâton de cire à cacheter. Tout le monde sait ce qu'est un bâton de cire à cacheter ? (Cette question est posée par le narrateur dans le roman). C'est un objet rouge plus long que large. (Le mot "objet" n'est peut-être pas très juste. Tout le paragraphe, qui est une paraphrase de Locke, nous assure que l'on parle ici d'"organes"). Et, dans l'esprit de la jeune fille, les opérations se composent et se complexifient de manière à former des séries qui n'ont rien à voir avec ce que le sens commun suppose être la cohérence de la réalité. Le dé à coudre s'enfonce dans la cire encore molle. Et bientôt, le bâton de cire durcit (évidemment rapidement). On se demande si Dolly, qui se joue tous les rôles dans sa tête, a absolument besoin de Robin ou du monde extérieur.

Cet extrait du roman, qui ne traite pas explicitement du langage, utilise quand même le langage de manière très révélatrice. Il ne fait aucun doute que, pour Sterne, le véritable philosophe qui nous fait comprendre ce que Locke nous permet de penser, c'est Isaac

Newton. Les mots, c'est comme les pommes. Ça tombe. Nous pouvons à présent poser la seule question essentielle qui concerne la sémantique. Est-il possible d'envisager du langage qui ne soit pas fondamentalement sexuel et/ou scatologique ? Seuls les linguistes sémanticiens qui dissocient langage et sujet humain (et qui ne pratiquent pas quotidiennement Rabelais ou Freud) ne voient pas le problème. Dolly n'a pas soutenu de doctorat. En revanche, elle a tout compris. La gravité (*gravity*) est la première loi de la sémantique. Et le mot "gravité" est un mot tout comme les autres. Nous voulons bien sûr dire qu'il a deux sens... Le roman de Sterne est une immense entreprise (littéralement pré-nietzschéenne...) pour démolir le premier sens de "gravité" (tristesse, voire sérieux des mauvais théologiens, universitaires et autres cuistres entartrés qui leur permet d'exercer un pouvoir sur les autres) et mettre en avant le second (joie, acceptation de la personnalité entière, réintégration des passions, du bas corporel, non séparation du corps et de l'âme, etc.). La puissance, pas le pouvoir.

Nous terminerons en disant un mot de la conception que se faisait Locke du langage (principalement au livre III de *l'Essai sur l'entendement humain*). Locke propose un modèle à trois termes.

1°) Une chose dans le monde extérieur produit 2°) une idée dans mon esprit (et cette idée peut bien sûr se trouver combinée par la suite avec d'autres idées au moyen d'opérations mentales plus ou moins complexes) qui sera exprimée au moyen 3°) d'un mot. Est-il nécessaire d'objecter à Locke que nous ne percevons jamais une "chose" dans le monde extérieur, mais des situations qui nous retiennent à un titre ou à un autre, et que, d'autre part, le langage n'est pas une affaire de mots isolés ? Inutile également de faire remarquer que le langage n'a pas pour fonction prioritaire de décrire le réel. On pourra certes admettre d'un point de vue théorique — si l'on accepte de suivre Locke — le passage de 1°) à 2°). Mes perceptions constituent mon histoire personnelle. Elles sont singulières. Mes idées le sont aussi, chaque être humain étant différent des autres. En revanche, le passage de 2°) à 3°) est entièrement problématique. Le problème tient à la nature du langage qui est social et non personnel et idiosyncrasique. (Locke est l'auteur

du contrat social...) 3°) trahit obligatoirement 2°) — et donc aussi 1°). Il est clair que nous devons choisir ce que nous pouvons conserver de la théorie de Locke. Ce ne sera pas les sensations, mais les opérations mentales portant sur les idées. L'esprit ne correspond pas directement — terme à terme si l'on veut — avec la réalité. Il en va évidemment de même du langage. Notons toutefois à ce propos que le passage de 2°) à 3°) dans le modèle de Locke permet de poser que le langage est (toujours ?) ambigu. Dolly, qui aimait les bâtons de cire, en était très intimement convaincue. Si le langage permet la connaissance, la communication ou l'action, ce sera toujours de façon extrêmement indirecte.<sup>6</sup>

## Le pouvoir et la gloire

Laurence Sterne sait qu'il faut se méfier comme de la mort des "performatifs". Bien évidemment, il n'utilise pas le mot, mais il sait très bien de quoi il s'agit, et son livre constitue une magistrale déconstruction d'un concept plus que douteux dont il constate le caractère violent et arbitraire. C'est là absolument un véritable *leitmotiv* dans le roman, et cela pas seulement au chapitre 19 du XX<sup>e</sup> volume, qui nous présente un groupe d'érudits discutant lors d'un dîner savant de l'importance du langage dans le sacrement du baptême. Les œillères de Gastriphère, Tryptolémus, Phutatorius (sans oublier le bien nommé Kysarcius, le linguiste de service ce soir-là qui conceptualise la théorie du "performatif") valent bien celles d'Austin, Searle et consorts deux siècles plus tard. L'argumentation en outre est la même. Mais Sterne connaît son Rabelais, et il sait quoi attendre des linguistes et philosophes sorbonagres, sorbonicoles, sorbonicules, sorbonigènes, sorboniformes, sorbonisèques et de tous les autres cuistres de tout poil obsédés par une image simplifiée à l'extrême du langage et de la réalité.

---

<sup>6</sup> À ce propos, nous n'avons pas la place de nous interroger sur le fait que Locke qui, pour les raisons exposées ci-dessus, n'aimait pas les métaphores, ne peut curieusement pas s'empêcher d'y recourir avec sa cire, sa *tabula rasa*, sa lanterne, etc.

Sterne sait que parler du langage consiste à poser des problèmes. Il semble à ce sujet qu'il y ait de nos jours un accord assez général pour reconnaître que le langage ne sert pas fondamentalement à décrire ce que nous appelons aujourd'hui des référents. Ainsi que nous l'avons indiqué dans notre introduction, le premier des deux problèmes est donc celui du pouvoir que certains humains exercent sur d'autres humains, ou, plus exactement, qu'ils essaient d'exercer, car le langage ne cesse de se dérégler lorsque les sujets l'utilisent. C'est d'ailleurs cela qui est intéressant dans le langage et qui en fait une faculté humaine. En outre, toute tentative d'exercer un pouvoir par l'entremise du langage se heurte non seulement au hasard, mais aussi souvent (mais, bien sûr, pas toujours) à des contre-pouvoirs. De ce point de vue encore, le langage n'est jamais une mécanique parfaitement huilée.

La démonstration de Sterne se déroule en deux parties, dont seule la seconde traite explicitement du "performatif". Il est toutefois nécessaire d'exposer la première pour comprendre la seconde.

Le premier point soulevé par Sterne est que tout énoncé nécessite un contexte pour son interprétation, ainsi qu'un sujet réel qui l'interprète. Travaux dirigés n° 1. Nous sommes chez Monsieur et Madame Shandy, qui ont deux enfants, Bobby, l'aîné, et Tristram, le cadet (qui se trouve être notre narrateur). La mère, passant dans le couloir devant la porte du salon entr'ouverte, entend son mari parler de ses trois enfants. Elle entre alors dans la pièce pour représenter à Monsieur Shandy qu'il a manifestement eu de son côté un enfant dont elle n'a jamais entendu parler. (V/13) Le lecteur comprend que Mme Shandy interprète mal l'énoncé concernant les trois enfants dans la mesure où elle ne possède pas le contexte complet. Monsieur Shandy vient de recevoir une lettre lui apprenant la mort soudaine de Bobby et, conformément à son caractère de vieux pédant, il se lance dans une oraison funèbre pleine d'allusions aux grands sages de l'Antiquité, notamment au discours de Socrate devant ses juges lorsque ce dernier évoqua ses trois enfants... Comment donc un énoncé est-il interprété ? Il faut un contexte. Le sens n'est pas dans l'énoncé, même si évidemment l'énoncé est

indispensable pour exprimer ce sens. Il faut aussi un sujet avec tout ce que cela implique, un corps, un inconscient, des désirs, des rapports humains conflictuels. Il serait sûrement intéressant de s'interroger pour savoir la raison qui fait que Mme Shandy pense immédiatement à un problème de bâtardise. Nous y reviendrons.

T.D. n° 2. L'énoncé cette fois est l'une des citations les plus célèbres de la littérature anglaise (avec "*To be or nor to be*"). Il convient peut-être de mentionner que Monsieur Shandy, homme d'ordre et de méthode, se livrait douze fois par an à deux activités qui s'étaient toujours imposées à lui : le dernier dimanche de chaque mois, il remontait la grande horloge qui se trouve dans le vestibule et il accomplissait son devoir conjugal. Nous sommes au tout début du roman : chapitre I volume 1... Il est donc ici clairement question de choses importantes, et même de la chose la plus importante qui soit pour le narrateur : son identité, qu'il espère appréhender s'il parvient à comprendre son origine, c'est-à-dire à remonter aux circonstances de sa conception, laquelle eut lieu — ainsi que son père l'a confié à l'Oncle Toby qui l'a répété à Tristram — le dimanche 25 mars 1718 (jour de l'Annonciation). Cette soirée fut remarquable en ce que Madame Shandy (qui, comme toutes les femmes convenables de cette époque, ne posait jamais de questions) demanda soudain à son mari, alors qu'il s'était concentré sur la seconde de ses deux occupations mensuelles, "Dites-moi, mon ami, n'avez-vous pas oublié de remonter l'horloge ?"

Quel est le sens de cet énoncé ? Nous dirions aujourd'hui qu'il pose des problèmes et de sémantique et de pragmatique. Passons tout de suite au niveau pragmatique. Le narrateur, qui possède la conscience aiguë que sa vie a été ratée, trouve ici l'une des causes qui expliquent ses malheurs : en raison de la déconcentration soudaine de Monsieur Shandy, le sperme paternel n'atteint pas dans les meilleures conditions l'utérus maternel. (Nous n'oublierons pas, ainsi qu'Hippocrate l'a démontré, que le sperme transporte l'homoncule, sorte de modèle réduit à l'image du père de l'enfant à naître, auquel la mère — dans sa passivité foncière — fournira chaleur et nourriture). Parler est agir. Peut-on appréhender quelle était l'intention de Madame Shandy ? Nous ne ferons que des

hypothèses, en remarquant toutefois qu'à la fin du chapitre cette dame est rapprochée de notre ancêtre Ève. (Les hommes ne pourront jamais faire confiance aux femmes...) La mère du narrateur cherche-t-elle à déstabiliser son mari à un moment crucial ? Notons juste que les chapitres 4 et 5 nous apprennent que le bébé (un beau bébé de neuf mois de l'avis général) est né le 5 novembre 1718. (Le problème ici concerne les mathématiciens, pas les linguistes). En outre, Monsieur Shandy souffrit de sciatique de décembre jusqu'au début mars, ce qui lui interdit tout exercice physique. Nous nous permettons de poser la question sur laquelle nous avons clos le T.D. n° 1. Pour quelle raison Mme Shandy s'intéresse-t-elle à ce qui touche à la bâtardise ?

L'horloge du vestibule pose un problème sémantique crucial. Car la sémantique est avant tout un problème d'horloge. Laurence Sterne, qui a lu Locke de près, le sait parfaitement. *Tristram Shandy* fait allusion (III/18) à une importante distinction conceptuelle, qui sera reprise avec le succès que l'on sait par Henri Bergson en 1896 dans *Matière et mémoire*. Dans l'*Essai sur l'entendement humain* (XIV/2), Locke oppose temps et durée. Le temps, c'est celui des horloges. Précisément... Et c'est une conceptualisation artificielle de la temporalité qui a été spatialisée sur un cadran et divisée de façon homogène par 12, 60, 3600, etc. Quand nous essayons d'établir un lien direct entre un énoncé et sa référence supposée, nous pensons généralement en fonction du temps des horloges. (En d'autres termes, la question de Madame Shandy porte-t-elle réellement d'un point de vue sémantique sur la malheureuse horloge qui se trouve dans le vestibule ?) La durée, au contraire, est intérieure. Elle est ce qui constitue le sujet. Elle est toujours hétérogène et c'est elle qui établit des relations entre le présent et le passé. De fait, le passé est créé par la durée, laquelle est tout sauf passive. Les souvenirs n'existeraient pas sans les idées présentes qui les convoquent en fonction des préoccupations propres du sujet. Au moyen de l'énoncé qui nous concerne ici, Madame Shandy articule son désir, son identité et son histoire personnelle. En d'autres termes, tout énoncé implique un agencement complexe de relations. Telle d'ailleurs pourrait être la définition de ce qu'est la durée. Ces

relations sont à reconstruire hypothétiquement dans l'acte d'interprétation, en allant non vers la référence et le contingent (l'horloge), mais vers la complexité toujours conflictuelle d'un sujet. En l'occurrence, le travail d'interprétation du lecteur porte sur des relations (ou, si l'on préfère, des associations d'idées) à (re)construire : entre l'horloge et la sexualité notamment. On notera bien sûr que l'opération est de l'ordre de la coordination (“*et*”) et non de la prédication (“*est*”), la prédication étant (n'en déplaise à Aristote...) statistiquement très minoritaire dans l'utilisation réelle du langage. Allons plus loin. Il ne s'agit nullement d'une seule opération, mais d'une série d'opérations, car le travail mental du sujet ne s'arrête jamais : l'horloge et la sexualité et la procréation et la patriarchie et la vengeance et... et ... et ...

Le T.D. n° 3 nous permettra de corroborer succinctement nos conclusions. Monsieur Shandy a l'habitude de prendre les grandes décisions qui concernent la famille lorsqu'il est au lit avec son épouse. Il appelle ces occasions de manière pompeuse ses “lits de justice” (VI/18). Il expose ses décisions et Madame Shandy ne pose pas de questions, n'élève jamais d'objections et approuve toujours ce que dit son mari en en répétant les termes. Cela signifie donc que nous avons deux fois les mêmes énoncés à la suite, une fois dans la bouche de Monsieur Shandy, une fois dans la bouche de Madame Shandy. Ce phénomène de répétition est-il neutre d'un point de vue sémantique ? Dans le cas présent, la question qui est débattue est de savoir s'il ne convient pas de donner au petit Tristram un pantalon bien qu'il n'ait pas encore atteint l'âge auquel, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les petits garçons et petites filles cessaient d'être habillés de la même façon. (Pour un certain nombre de raisons, les voisins de Shandy paraissent émettre un certain nombre de doutes au sujet de virilité de l'infortuné enfant). Le père tente notamment de justifier sa décision un peu prématurée par le fait que Tristram a l'air grand pour son âge (ce que répète la mère), qu'en outre, le père n'étant pas grand lui-même, il n'arrive pas en conséquence à imaginer de qui Tristram peut bien tenir (ce que répète la mère en remplaçant juste le mot “imaginer” par “concevoir”...) Madame Shandy est-elle obsédée par la bâtardise pour des raisons personnelles ?

Reformulons notre question. Comment s’y prend-elle pour exprimer indirectement une vérité qui semble lui tenir à cœur ? Comment interpréter sémantiquement le verbe “ concevoir ” ?

En l’occurrence, pour en revenir aux questions de pragmatique, il devient clair qu’il est indispensable de poser le problème en termes de sujets. Une hypothèse envisageable est que Madame Shandy a cherché à se venger de son mari. Nous en arrivons à la seconde partie de notre analyse, celle qui concerne directement le “ performatif ”.

Le premier exemple concerne le mariage. Lors de la cérémonie, les époux Shandy ont établi un contrat de mariage par lequel ils prenaient chacun un certain nombre d’engagements vis-à-vis l’un de l’autre. Un des points essentiels concernait les conditions très strictes dans lesquelles Madame Shandy accoucherait. (On notera que l’idée d’établir ce contrat provient de l’Oncle Toby, qui la suggère à son frère, lequel est ravi par cette conception on ne peut plus patriarcale du langage et des rapports humains). Le contrat (qui figure *in extenso* en I/15) constitue l’exemple de ce qu’il faut bien appeler une utilisation extrêmement précise du langage. Par “ précis ”, nous voulons dire que le jargon légal essaie de coller totalement au réel en prévoyant toutes possibilités envisageables et en multipliant les synonymes de manière à ce qu’aucune lacune ne demeure. Le langage peut-il coller au réel ? Nous avons dit que le contrat “ essaie ” de prévoir toutes les éventualités. Les lecteurs du roman savent que le contrat échoue pourtant dans ses prétentions. Le hasard n’a pas été prévu. (Par définition, le hasard est imprévisible, et aucun énoncé ne décrira jamais l’avenir de manière objective...) À cela doit s’ajouter le fait que le corps de Madame Shandy résiste et n’obéit pas comme le mari l’espérait à la violence que les mots du contrat tentent de lui imposer. Un performatif exige un consensus qui généralement semble aller de soi. Ici, ce consensus est tout simplement refusé par le corps de la mère.

Après les promesses contenues dans le contrat de mariage, le roman analyse deux “ performatifs ” plus classiques, une formule d’excommunication et les paroles prononcées lors des baptêmes. Rappelons qu’un performatif ne fonctionne comme “ prévu ” que

lorsqu'il existe un consensus dans la communauté concernée qui accepte (en général sans se poser de questions) le fait qu'un énoncé ne correspond qu'à un seul contexte et que les mots prononcés entraînent automatiquement les résultats escomptés. Cela semble "aller de soi", comme on dit. Or, pour Sterne, les choses ne vont pas de soi. Il importe donc de déconstruire les performatifs de manière critique. En l'occurrence, les deux performatifs qui nous intéressent s'avèrent receler de la méchanceté ou de la malhonnêteté... Il y a même la suggestion qu'il s'agit d'un usage du langage particulièrement obscurantiste qui ne devrait plus être acceptable au XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où règnent enfin les Lumières. L'Anglican Sterne choisit de fait des exemples en latin remontant au Moyen Âge, et au catholicisme, il va presque sans dire.

La formule d'excommunication (III/11) est authentique. Elle est due à un certain Ernufle, évêque de Rochester au XII<sup>e</sup> siècle. Le romancier fait ici ce que nous appellerions aujourd'hui un copier-coller. Il s'agit de maudire le domestique Obadiah pour avoir causé une blessure au Docteur Slop, et de s'assurer que son âme ira en enfer après sa mort. Le rituel échoue (du moins, on le suppose, pour son âme). Il y a des problèmes linguistiques : Sterne donne une version bilingue latin-anglais très complète de cette formule qui énumère toutes les parties du corps du serviteur, lesquelles doivent évidemment être maudites — avec (on l'aura deviné) des variations cocasses entre le latin et l'anglais. L'énoncé (pris ici au sens large de discours) n'est plus une formule fixe et acceptée, mais une variation libre. D'autre part, le contexte est perverti. Le Docteur, qui lit la formule, est certes catholique, mais Obadiah est un protestant. En outre, Monsieur Shandy a imaginé cette petite cérémonie pour se moquer du Docteur, et l'Oncle Toby est scandalisé par la méchanceté qu'il découvre dans les paroles prononcées. Le formulaire a très certainement été pris parfaitement au sérieux par de nombreux Chrétiens au Moyen Âge. Aujourd'hui toutefois, le consensus qui permet à un performatif de fonctionner n'existe plus. Pire, cette déconstruction montre que le contexte originel utilisait le langage à des fins peut-être religieuses (dans l'esprit de l'évêque et du public qui assistait à l'excommunication ?), mais que la finalité du

rituel était surtout d'exercer une violence sur un infortuné être humain. Nous pensons qu'il est nécessaire de parler de pouvoir ici, et non de religion.

La question du baptême pose évidemment la question de la religion. Laurence Sterne était pasteur de l'Église d'Angleterre. On se doute qu'il ne saurait mettre en cause le sacrement du baptême. Le roman montre toutefois qu'il a manifestement beaucoup réfléchi à ce qu'est un sacrement. Le lecteur trouve notamment au volume II (chapitre 17) un exposé des idées religieuses de l'auteur qui "copie-colle" l'un de ses propres sermons et le met dans la bouche d'un personnage, le pasteur Yorrick... Ce qui comptait pour Sterne, c'était la foi (dans le domaine religieux) et la conscience (dans le domaine éthique), et certainement pas l'utilisation de terminologies religieuses pour tenter d'exercer un pouvoir sur autrui. Nous l'avons dit, le roman comporte une discussion savante sur le baptême (IV/29). La question débattue est uniquement de savoir... comment l'on peut annuler un baptême pour des raisons qui n'ont rien de religieux ! C'est de cette manière indirecte que le romancier déconstruit le baptême, qui devrait être un rituel, mais qui souvent est bien autre chose. (Il faut dire qu'en Grande-Bretagne, l'Église anglicane étant Église établie, les pasteurs sont aussi officiers d'état civil, ce qui signifie que les baptêmes, les mariages et les enterrements ont des implications qui n'ont absolument rien à voir avec le sacré). Parmi tous ces érudits réunis, c'est bien évidemment le très savant et très respecté Kysarcius qui fait la théorie du "performatif". Le problème au premier abord paraît être de nature linguistique. Il y a trois possibilités. Le prêtre peut dire *In nomine patriae...*, *In nomine gastris...* ou bien *In nomine patris...* (Oui, il avait des prêtres qui n'avaient manifestement pas été très assidus aux cours de latin pendant leurs études, sans parler de ceux qui montraient une légère tendance à abuser du vin de messe. Mais nous parlons bien évidemment de l'Église catholique romaine...). Si le troisième énoncé garantit le baptême irrévocable de l'enfant, il se pose le problème de savoir si les deux autres permettent d'annuler le sacrement (pour des raisons absolument non religieuses, mais c'est là un point qui n'est pas mentionné ouvertement, bien que ce soit

en l'occurrence le problème qui a précisément été à l'origine de la discussion...) Les cuistres de service font remarquer que l'on peut envisager que le troisième énoncé soit acceptable dans la mesure où l'erreur porte sur la déclinaison (si l'on va vite, très vite...), tandis que l'exemple n° 2 est un problème de racine de mot, et donc d'essence. En somme, on peut oublier le fils de Dieu et baptiser au nom de la patrie. Baptiser au nom de l'estomac, en revanche, serait outrepasser la mesure. Ce qui compte, fait remarquer Kysarcius, qui connaît parfaitement sa théorie linguistique, c'est l'intention du prêtre. La réponse est classique. Le problème est aussi indécidable : on a accès aux énoncés, mais jamais au contenu de la tête du malheureux prêtre... Ici encore, il nous semble que Sterne se démarque de Kysarcius et nous invite à poser la question en termes pragmatiques. Ce qu'il importe de considérer, c'est de savoir au nom de quels désirs et/ou de quels intérêts un sujet réel interprète l'énoncé. En l'occurrence, Monsieur Shandy veut annuler le baptême de son fils. On se doute que la raison qui motive Monsieur Shandy n'a rien à voir avec le salut de l'âme du malheureux Tristram. Le baptême a perdu son consensus qui liait automatiquement énoncé et action. C'est devenu une affaire humaine, très humaine, trop humaine, et ouverte à tous les arbitraires.

Le performatif est arbitraire. Laurence Sterne le sait et il nous le dit. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, la pensée du langage anglo-saxonne a fermé les yeux sur cette caractéristique essentielle. Ces linguistes et ces philosophes ont considéré qu'il était "normal" d'être baptisé, de se marier, de faire des promesses... Pour eux, un énoncé figé entraîne *ipso facto* son contexte d'interprétation. Notre romancier n'a pas eu besoin de lire Jacques Derrida pour savoir que le lien entre énoncé et contexte d'interprétation est arbitraire et, plus généralement, que l'on ne saurait prévoir l'infinité de contextes dans lesquels un énoncé sera reçu d'ici à la fin des temps.<sup>7</sup> Ni

---

<sup>7</sup> Signalons plus généralement que le "cours de linguistique générale" que nous offre Laurence Sterne est une réflexion intransigeante sur l'arbitraire fondamental des signes. Comme le dit symboliquement le Caporal Trim, "Si mon nom avait été

Wittgenstein, ni Austin n'ont lu Rabelais. Ils n'ont pas lu Molière non plus. Don Juan dans la pièce de ce dernier promet une vingtaine de fois à des femmes qu'il va les épouser. Ce qui est intéressant, c'est de comprendre qu'il n'en épouse aucune. Une véritable théorie du performatif devrait avant toute chose expliquer pourquoi 95 % des promesses ne sont pas tenues. Le reste est complètement secondaire. Pourquoi J.L. Austin et ses épigones s'obstinent-ils à décrire un monde idéalisé où des gentlemen utilisent les mots de manière transparente dans des contextes tout aussi transparents ? Ce n'est pas comme cela que s'exprimaient les (vrais) Anglais dans les pubs de l'East End de Londres en 1955, ni d'ailleurs probablement les professeurs dans les " *senior common rooms* " d'Oxford en cette même année... Ne parlons (surtout !) pas des hommes d'affaires anglais...<sup>8</sup> À tout prendre, il nous semble

---

Alexandre, me serais-je mieux battu à la bataille de Namur ?" (IV/18) Rappelons aussi que le débat sur le baptême trouve son origine dans la requête personnelle et égoïste de Monsieur Shandy d'obtenir la modification du prénom de son fils. À la suite d'un complot (féministe avant la lettre...) rassemblant Madame Shandy et Susanna, la servante, l'enfant n'est pas baptisé Trismégiste comme l'avait décidé le père, mais Tristram. Trismégiste est, soit dit en passant, le nom grec du dieu égyptien Thoth, dieu de la vérité et inventeur de l'écriture ! Le baptême du narrateur nous éclaire symboliquement sur le destin des hommes pour qui le langage n'exprimera jamais le Vrai (avec un V majuscule). C'est probablement, cela qui est " triste"... Comme le titre du roman l'indique avec beaucoup de pertinence, la " vie " n'est qu'une série d'" opinions "... Aujourd'hui, nous dirions qu'" il n'y a pas de métalangage ", pas de point de vue extérieur d'où le langage pourrait surplomber le réel. En d'autres termes, il n'y a pas de paradis, perdu ou non, et la vie est un exil. On ignore d'ailleurs où se trouve le narrateur à la fin du livre. Nous apprenons juste indirectement qu'il est loin d'Angleterre, quelque part dans le sud de la France, fuyant la mort et rédigeant *The Life and Opinions of Tristram Shandy*...

<sup>8</sup> On pourra relire *Limited Inc* (1988), ouvrage dans lequel Jacques Derrida ridiculise les descriptions puéiles de John Searle, sans parler des tentatives naïves d'Austin de refuser la présence de performatifs dans un poème ou dans la bouche d'un acteur prononçant les formules du baptême ou du mariage sur scène, comme s'il ne s'agissait pas là encore d'actes de langage, et comme si ces énoncés ne posaient pas de véritables problèmes de sémantique et de pragmatique. Construire une théorie linguistique en excluant 75 % des exemples d'utilisation ou faire appel à des exemples simplifiés et coupés de tout sujet et de toute situation réelle et complexe avec ses enjeux de toutes sortes est malhonnête. En revanche, cela simplifie

qu'un penseur comme Paul Ricœur, qui a été beaucoup influencé par la philosophie analytique, parvient seul à proposer quelque chose de convaincant sur la promesse dans *Soi-même comme un autre* (1990), l'un de ses derniers livres. La différence avec Austin *et al.*, c'est que Ricœur pose la question du sujet dans son rapport avec le langage. Il cherche une troisième voie entre un sujet stable, essentialisé et centré sur un moi donné de façon innée (comme chez Descartes) et un sujet qui ne peut exister que dans sa rencontre avec l'autre (comme chez Emmanuel Lévinas). Faire une promesse permet au moi d'exister. Le moi n'est pas une essence et l'autre n'est pas ce qui définit seul le sujet. Le sujet est constitué par la rencontre du moi et de l'autre. Il faut les deux. Ce qui caractérise une promesse, c'est qu'on peut ne pas la tenir. C'est quelque chose d'extrêmement fragile, de l'ordre de la croyance. Le moi, d'ailleurs, est aussi une croyance (en un agencement de relations mentales). (David Hume l'avait déjà dit, et c'est ce qui a donné naissance au véritable empirisme anglais...) Répétons donc qu'à moins de tomber dans les naïvetés ou les simplifications, on ne peut séparer l'étude du langage de la prise en compte d'un sujet et de questions ayant à voir avec le pouvoir et (comme Sterne nous le rappelle avec justesse) la sexualité.

## **La blessure et la puissance**

Le langage est affaire de pouvoir. Il permet toutefois aussi de développer ce qui est du domaine de la puissance. Il ne faut pas désespérer. Tous les hommes ne sont pas constamment obsédés par leur pouvoir sur autrui. Il n'y a certes pas de Vérité (avec un V majuscule), mais un certain savoir est possible dans lequel le langage joue son rôle limité, tout comme une certaine éthique toute modeste peut avoir sa place dans nos existences, et un petit nombre de promesses seront tenues.

---

énormément le travail du linguiste... C'est un peu ce que nous essayons de dire au début de cet article.

Il convient à présent de parler de la blessure. On n'utilise pas le langage sans produire de sens, ou alors c'est que nous vivons sur le mode de la répétition, comme ces individus fascinés par le pouvoir qui traitent l'autre comme un objet et un moyen, et dont le moi est devenu une mécanique figée. Oublions donc les performatifs et abordons la question du sens. On ne parle pas pour ne rien dire. On parle parce qu'on a été blessé. On parle parce qu'on a un corps avec tout ce que cela implique. L'Oncle Toby a été blessé à Namur. Nous parlerons à ce propos de hasard, d'accident, un obus ayant détaché un éclat de mur qui s'enfonça dans son corps. L'accident appartient bien sûr à la contingence, au temps des horloges. À partir de cet instant, Toby se construira de nouveaux modes de vie de manière à essayer de donner tant bien que mal une signification à sa blessure. La caractéristique de la blessure, c'est qu'elle est contagieuse, en tout cas quand il s'agit de questions de sens. Tristram, comme par hasard, a le nez écrasé à la naissance. Par la suite, il perd un morceau de son pénis lorsqu'une fenêtre à guillotine se referme sans prévenir. Il est aussi consommé. C'est pour comprendre son état présent que le personnage devient narrateur et qu'il commence à écrire notre roman, passant d'une digression à l'autre, plongeant toujours un peu plus dans le passé à la recherche de son identité, de son origine, des circonstances qui indirectement expliquent sa conception ratée, la blessure de l'oncle, Adam et Ève, etc. Y a-t-il une cause première ? Nous ne sommes plus dans le temps des horloges, mais dans la durée qui crée des relations entre des séries hétérogènes de passé et de présent, inventant le passé au fur et à mesure, et tentant de lui conférer du sens. En fait, malgré les apparences, le livre ne va pas vers le passé, mais vers le futur, vers l'élaboration d'un sens possible pour la blessure. Si l'on préfère, on pourrait dire de manière plus conceptuelle qu'il n'y a pas d'idées innées. Les idées et les relations qui les articulent de manière ouverte (et... et... et...) ont cet accident qu'est la blessure comme origine.

Laurence Sterne est un génie. Il a découvert le fonctionnement réel du langage. On parle parce qu'on a été blessé. C'est une loi universelle. Le spécialiste de littérature américaine le sait, par exemple, ne serait-ce qu'en relisant *The Red Badge of Courage*, roman

de Stephen Crane (1895) dans lequel un soldat anonyme de la Guerre de Sécession acquiert une identité en étant blessé lorsqu'il est en fuite (et qu'il heurte un autre soldat de son régiment qui le frappe...) L'identité est quelque chose (d'instable et de variable) que le soldat construit, mais elle tient aussi à la manière dont ses camarades interprètent la blessure, cet insigne (*badge*) auquel ils attachent diverses significations, et..., et..., et... (un peu comme les habitants de Boston font varier le sens du "A" que porte Hester Prynne sur sa poitrine dans *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne, 1850). L'exemple canonique (souvent cité par le philosophe Gilles Deleuze) est le poète français Joë Bousquet qu'une blessure lors de la première guerre mondiale rendit paralysé et qui passa le reste de sa vie à Carcassonne allongé sur son lit jusqu'à sa mort en 1950. Il écrivait ses poèmes pour tenter de donner un sens à cette blessure qui lui aura permis d'élaborer un nouveau moi. Il avait coutume de dire : "Je vis pour incarner cette blessure", ajoutant qu'elle lui faisait signe et l'attirait, non vers le passé, mais vers un avenir à construire avec du langage et surtout avec du sens à produire. Michel Leiris pensait-il à Bousquet lorsqu'il expliquait qu'il ne pouvait écrire de façon valable que lorsqu'il sentait (métaphoriquement dans son cas) la corne du taureau ? (*De la littérature considérée comme une tauromachie*, 1946). Faut-il aussi mentionner le dénommé Saul qui fit une mauvaise chute de cheval un jour qu'il allait rendre visite à des amis à Damas en Syrie ? (Nous espérons qu'on nous autorisera à ne pas croire aux causalités qui sont de l'ordre du surnaturel). Saul passa le reste de sa vie à chercher un sens à cet accident et à se donner une nouvelle identité au point de changer de nom. Paul (puisque dorénavant il s'agit de lui) commença à rédiger ces épîtres qui créèrent littéralement un langage et un système de référence, le christianisme, qui exerce encore de nos jours une importance certaine sur les corps et la façon de penser de certains de nos semblables. Est-il enfin besoin d'évoquer aussi *Jacques le Fataliste* ? Diderot était un fervent admirateur de Sterne et l'on sait que son roman est une sorte de réécriture de *Tristram Shandy*. Jacques lui aussi a été blessé, dans son cas à la bataille de Fontenoy, et c'est cette blessure au genou qui constitue en dernière

analyse la cause première de ses incessantes dissertations philosophiques. Comme dans le cas de la blessure de l'Oncle Toby, celle de Jacques est bien évidemment un accident, une fausse cause dont on ne peut rien dire en soi et dont seuls importent les effets. On le voit donc, qu'il s'agisse de religion ou de littérature, nous avons affaire à des activités dont la principale caractéristique est d'être humaine, et qui donnent lieu à production de langage et de sens en réponse à ce qu'il faut bien appeler une blessure réelle ou symbolique.

Il est temps d'essayer de cerner le rôle précis du langage dans la production de la puissance. Pouvons-nous conceptualiser la gestation du sens et proposer un modèle ? Afin d'échapper à la stérilité de l'opposition saussurienne signifié/signifiant, nous ferons appel aux conceptions proposées par les Stoïciens au IV<sup>e</sup> siècle avant J.C. (telles que les reprend Gilles Deleuze dans *Logique du sens*, 1969, à la suite d'Émile Bréhier dans *La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, 1928). Nous nous aiderons aussi d'un poème bien connu de Federico García Lorca, qui nous paraît suivre la même démarche que le *Tristram Shandy* de Laurence Sterne : la "Lamentation pour Ignacio Sánchez Mejías" (1935). Cette élégie funèbre en quatre parties prend comme prétexte la blessure dans l'arène d'un torero anonyme, puis sa mort deux jours après dans un hôpital. (On peut évidemment supposer qu'il s'agit de cet Ignacio Sánchez Mejías, mentionné dans le titre et ami de Lorca). Pour les besoins de notre analyse, nous nous limiterons à la première partie composée de 52 vers et intitulée "La cogida y la muerte". Un vers est répété 24 fois en italiques : "a las cinco de la tarde". Quel est le sens de ce vers ?

Il importe de distinguer avec soin trois niveaux.

1°) Ce que les Stoïciens appelaient le mélange des corps qui s'affectent, se composent ou se décomposent. Nous pouvons parler pour simplifier du monde de la référence. En l'occurrence, il s'agit de l'accident, de la blessure, du corps du taureau dont la corne entre dans la cuisse du matador. Ce niveau concerne surtout les médecins et les infirmières dont le travail fut loin d'être satisfaisant avec l'iode,

l'arsenic et la gangrène, etc. que mentionne le poète. Nous sommes dans la contingence, le temps des horloges, les causes et les effets.

2°) Le second niveau concerne les linguistes qui vont analyser cet énoncé de six mots et dix-sept lettres. On sent que le niveau du langage est nécessaire, mais qu'il n'est pas du tout suffisant pour comprendre quoi que ce soit, quel que soit le type d'approche choisi, lexicographique, syntaxique, sémantique, etc. La linguistique ne pourra jamais qu'aligner des remarques superficielles sur cette phrase qui ne possède en elle-même aucun sens, en dehors du fait qu'elle indique factuellement une heure (mais pas le jour, ni surtout ce qui s'est passé exactement à ce moment-là...). Et, pourtant, on devine qu'il faut partir de cette phrase pour construire le sens...

3°) Nous devons à présent parler d'événement (c'est-à-dire ici de sens qui advient), pour utiliser la formulation des Stoïciens, reprise par Whitehead et Deleuze. Les Stoïciens proposent aussi le mot d'incorporel, pour distinguer ce niveau des corps et des mots (lesquels sont aussi des corps) analysables comme tels par la médecine ou les diverses sciences et philosophies du langage. On nous autorisera peut-être au passage une petite parenthèse. La critique littéraire traditionnelle a parfois du bon. Elle a le mérite de montrer ce qu'il ne faut pas faire... Revenons donc brièvement au niveau de la "référence". Que s'est-il passé à cinq heures de l'après-midi ? Les érudits spécialistes de García Lorca nous apprennent que Mejías (à supposer qu'il faille supprimer l'anonymat du poème) a été blessé à la cuisse droite le samedi 11 août 1934 à 18 h.12 par un taureau nommé Granadino de l'écurie de Ayala aux arènes de Manzanares. Il fut transporté à Madrid où il mourut le 13 août à 9 h. 45 du matin. Le 14 août, les journaux publiaient à la une la photo d'une immense procession en l'honneur du matador qui se mit en route, selon la légende, "*a las cinco de la tarde*". En conclusion, nous dirons que le temps des horloges ne nous importe guère ici, quoi que la critique traditionnelle en ait. Il est toutefois intéressant de noter qu'il y a curieusement eu avec cette procession une tentative de donner un sens (humain comme tout sens) à la blessure et à la mort de Mejías et que cela a eu lieu à cinq heures de l'après-midi...

Le troisième niveau est celui du sens. Il est lié à ce que nous avons appelé la durée, à la suite de Locke et de Bergson (et de Monsieur Shandy....) Nous établissons des rapports entre les idées, les opinions, les jugements, sans oublier le présent et le passé. La foule de Madrid comparait le matador mort à Adonis (tué par un sanglier et ressuscité par la suite), s'il faut en croire la suite du poème de Lorca, lequel, pour sa part, rejette cette comparaison pour proposer une réflexion sur l'opposition entre la vie et la mort, cette dernière étant justement en soi totalement dépourvue de sens à ses yeux : tout meurt, la mer aussi meurt. Pour Lorca, seule existe l'immanence. Toute transcendance est du domaine de l'illusoire. Seul restera peut-être ce que les lecteurs associeront aux mots de ce poème semblable à une brise au milieu des oliviers... Nous pouvons également penser, par exemple, à l'autre célèbre poète espagnol, José Bergamín, qui était lui aussi ami de Mejías. Il évoqua sa mort cinquante ans plus tard dans *La Música callada del torero* (1981). Bergamín, qui a connu l'exil, écrit à un moment où l'héritage du Général Franco disparaît. Il nous propose son propre bilan de l'Espagne phalangiste. Allons plus loin. D'un point de vue pragmatique, l'épigramme de Lorca permet également aux lecteurs (et aux participants du présent colloque *Res per Nomen 2*) de construire pour eux des schèmes mentaux tels que ces oppositions essentielles nous permettant de percevoir notre identité et notre rapport aux autres et à la réalité, voire au divin.<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> La Révolution industrielle pourrait être vue comme un événement. Nous retrouvons nos trois niveaux. 1°) Sterne percevait ce qui pouvait sembler à son époque être de l'ordre de petits accidents locaux, comme l'« enclosure » des communs, des débuts d'exode rural, etc. 2°) Une expression fait son apparition en anglais, « *Industrial Revolution* », pour en rendre compte (dans les années 1840 sous la plume de Friedrich Engels, puis d'Arnold Toynbee). 3°) Ces deux mots n'en donnent pas le sens, à moins de ne pas être très exigeant d'un point de vue intellectuel et/ou moral. Car créer du sens, c'est aussi juger. L'homme est un animal qui juge. On peut, par exemple, se réjouir de la richesse produite par la Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle. (L'expression « Grande-Bretagne » référant ici à une toute petite minorité de financiers et à leurs enfants). On peut aussi regretter la fin de « *Merry Old England* ». (Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le pays d'Europe où l'on mangeait bien, c'était l'Angleterre et non la France. Pensons à ces gros « *Beef-eaters* » au visage bien

Le sens, c'est un événement que le sujet construit entre le langage et le monde. Ces deux derniers sont nécessaires, mais insuffisants. Faire advenir du sens, c'est une attitude qui va de pair avec un désir de développer notre puissance. (Cela n'a rien à voir avec une obsession pour le pouvoir, qui est l'attitude de gens conformistes, agissant mécaniquement pour accroître leur emprise sur les autres). La puissance nous encourage à établir des liens toujours plus riches avec le monde et les autres. Envisager le sens dans cette optique implique que nous parlions de sujets réels possédant un corps, un inconscient, un passé et un avenir, et intégrés à des communautés toujours divisées et conflictuelles. Tout corps est blessé un jour et la blessure agit un peu à la manière du "*clínamen*" des Épicuriens (autres empiristes et matérialistes à leur façon...) C'est le hasard, l'accident qui oblige par la force à penser et à produire du savoir et des jugements sur la vie et la mort, l'amour, l'autre, le bien et le mal, etc. Qu'est-ce que cela signifie de parler de cinq heures de l'après-midi ? Comment pouvons-nous exprimer les implications que revêt pour nous ce passage qu'est une blessure, une mort, etc. ? Je ne suis pas Mejías, nous ne sommes pas en 1934, et il y a très peu de chances que je devienne un jour torero. Pourtant, cet énoncé m'invite à imaginer le sens que ce passage avant/après qu'est la mort peut assumer dans d'autres contextes présents et à venir, et d'autres contextes encore, et... Nous passons de cette manière du temps des horloges, de l'heure précise (*en punto*) (Cf. "*las cinco en punto de la tarde*") à la durée, aux séries hétérogènes de relations qui constituent mon moi, aux images du passé et de l'avenir que je me suis construites, etc. Ces événements prennent souvent la forme de choix, d'oppositions ou de frontières. Et, même quand c'est de la mort que l'on parle, le sens nouveau qui advient

---

rouge). La Révolution industrielle dépeupla les campagnes et sacrifia l'agriculture. Elle causa aussi la misère et la déchéance physique et morale de millions de familles dans les taudis autour des usines. C'est ainsi que la Révolution industrielle peut surtout être vue comme synonyme de pauvreté... Ne parlons pas de ses liens avec le colonialisme et l'impérialisme.

nous aide en dernière analyse à envisager de nouvelles possibilités de vie.

## Références bibliographiques

- Bréhier, Émile. 1928 [1907]. *La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*. Paris : Vrin.
- Bergamín, José. 1981. *La Música callada del toreo*. Madrid : Turner.
- Crane, Stephen. 1895. *The Red Badge of Courage*. New York : D. Appleton.
- Deleuze, Gilles. 1953. *Empirisme et subjectivité*. Paris : PUF.
- . 1969. *Logique du sens*. Paris : Minuit.
- . 1988. *Le Plî : Leibniz et le baroque*. Paris : Minuit.
- Derrida, Jacques. 1988. *Limited Inc.* Paris : Galilée.
- Diderot, Denis. 1796. *Jacques le Fataliste et son maître*. Paris : Buisson.
- Hawthorne, Nathaniel. 1850. *La Lettre écarlate*. Trad. Serge Soupel & Marie Canavaggia. Paris : Flammarion, 1993. Trad. de *The Scarlet Letter*. Boston : Ticknor & Fields.
- Hume, David. 1748. *Enquête sur l'entendement humain*. Trad. André Leroy. Paris : Aubier, 1947. Trad. de *An Enquiry Concerning Human Understanding*. Londres : A. Millar.
- Leiris, Michel. 1946. « De la littérature considérée comme une tauromachie. » Préface de *L'Âge d'homme*. Paris : Gallimard.
- Locke, John. 1690. *Essai sur l'entendement humain*. Trad. Jean-Michel Vienne. 2 tomes. Paris : Vrin, 2001-06. Trad. de *An Essay Concerning Human Understanding*. Londres : Tho. Basset.
- Lorca, Federico García. 1935. *Llanto por Ignacio Sánchez Mejías*. Madrid : Cruz y Raya.
- Ricœur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Spinoza, Baruch. 1677. *L'Éthique*. Trad. Charles Appuhn. Paris : Garnier, 1929. Trad. de « *Ethica : Ordine geometrico demonstrata*. » *Opera Posthuma*. Amsterdam : Jan Rieuwertsz.
- Sterne, Laurence. 1760-67. *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*. 9 tomes. Londres : R. & J. Dodsley, 1760 (t. 1 & 2), 1761 (t. 3 & 4) ; T. Becket & P.A. DeHondt, 1762 (t. 5 & 6), 1765 (t. 7 & 8), 1767 (t. 9).
- Whitehead, Alfred North. 1920. *The Concept of Nature*. Cambridge : Cambridge UP.
- . 1929. *Process and Reality: An Essay in Cosmology*. Cambridge : Cambridge UP.

Wittgenstein, Ludwig. 1953. *Investigations philosophiques*. Trad. Pierre Klossowski. Paris : Gallimard, 1961. Trad. de *Philosophische Untersuchungen*. Francfort: Suhrkamp.